

# Le poète Rabindranath Tagore, l'autre Nobel atypique

Plus d'un siècle avant Bob Dylan, un autre lauréat atypique avait reçu le prix Nobel : Rabindranath Tagore. Ce grand écrivain suscite aujourd'hui un regain d'intérêt en Inde, où sa pensée humaniste sert d'inspiration contre la montée du nationalisme

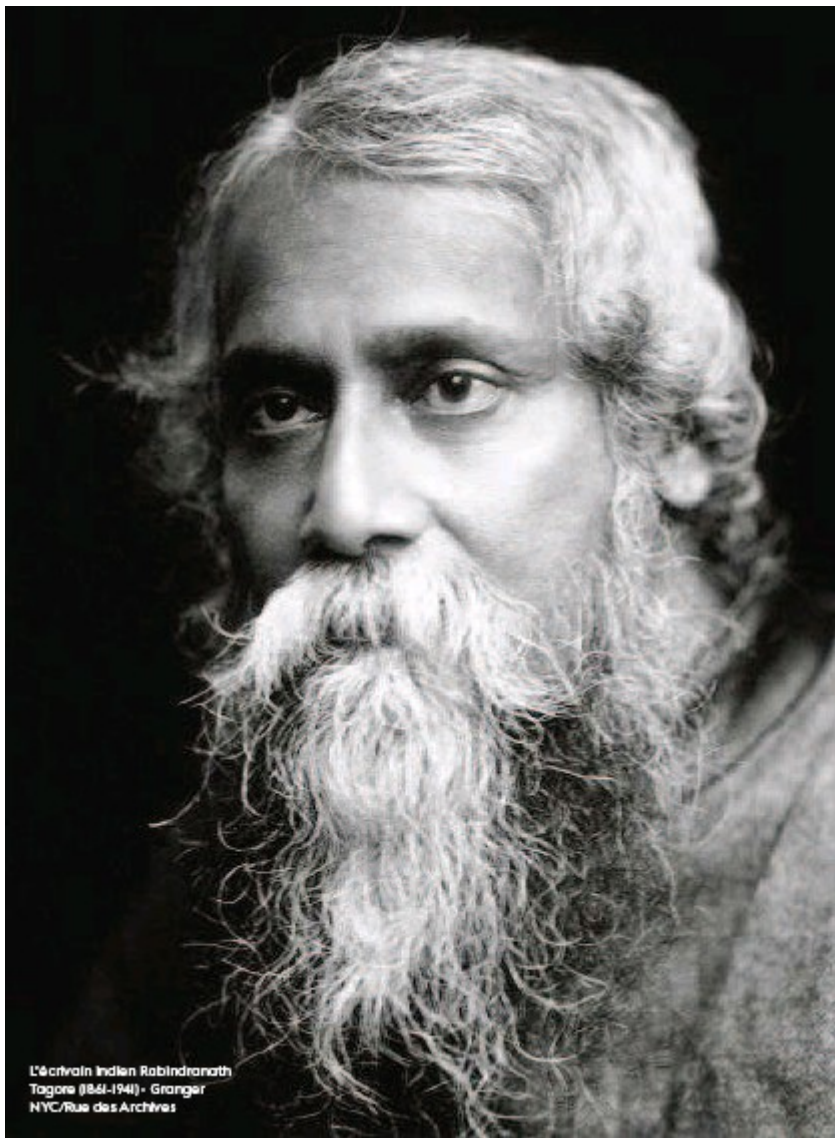
---

Le Monde · 17 Dec 2016 · JULIEN BOUISSOU NEW DELHI CORRESPONDANCE

---

Bob Dylan n'est pas le premier poète atypique à avoir reçu le prix Nobel de littérature. Un autre auteur prolifique (d'opéras, de chansons, de poésies, de romans, de récits de voyage et d'essais), l'Indien Rabindranath Tagore, l'a précédé en... 1913. Il devenait ainsi le premier écrivain asiatique et originaire d'un pays colonisé à obtenir cette distinction, pour des vers « exprimés dans ses propres mots d'anglais » et qui, précisait le comité Nobel, « font partie de la littérature occidentale ». L'écrivain apprit la nouvelle par un télégramme, reçu dans le petit bureau de poste de Shantiniketan, en pleine campagne, où il avait fondé l'école de la « voix universelle » (Visva-Bharati) à quelques heures au nord de Calcutta. Sa réponse ne tarda pas : « Je vous prie de transmettre à l'Académie suédoise toute ma reconnaissance pour sa largeur d'esprit qui rend la distance proche et fait d'un étranger un frère. » Comme Dylan, Rabindranath Tagore n'assista pas alors à la cérémonie de remise des Nobel – pour une autre raison toutefois : à l'époque, il n'y avait pas de liaisons aériennes – et c'est un ministre britannique qui reçut la médaille en son nom. Mais, si une partie des Indiens le remettent aujourd'hui à l'honneur, ce n'est pas tant du fait de ce parallèle avec la star américaine que parce qu'il fut le premier à mettre en garde contre la menace du nationalisme. « Je suis fermement convaincu que mes compatriotes vont gagner leur Inde en s'opposant à la théorie affirmant qu'un pays est plus grand que les idéaux de l'humanité », écrivait-il dans une relative indifférence – si ce n'est de l'hostilité –, au début du XXe siècle, alors que l'Inde luttait pour son émancipation du joug britannique, et que ne pointait pas encore le danger du nationalisme. En 2014, pour la première fois dans l'histoire du pays, les nationalistes hindous ont remporté la majorité relative à la Chambre basse du Parlement. Comment le poète aurait-il pu deviner que l'Assemblée constituante indienne choisirait en 1950 – neuf ans après sa mort – son chant Jana Gana Mana (« Tu es le souverain de toutes les âmes ») comme hymne de la nation qui venait de voir le jour ? Ou imaginer que plusieurs juges de la Cour suprême, en novembre, ordonneraient aux salles de cinéma de jouer cet hymne avant chaque film, et de veiller à ce qu'il soit chanté par les spectateurs debout, pour instiller dans la population le « dévouement patriote et national » ? « Je ne laisserai jamais le patriotisme triompher sur l'humanité aussi longtemps que je vis », écrivait en 1908 celui à qui le nationalisme répugnait tant avant d'être trahi par l'Histoire. Dimanche 11 décembre, plusieurs spectateurs d'une salle de cinéma de Madras (Chennai), dans le sud de l'Inde, ont été battus et d'autres arrêtés par la police pour ne pas s'être levés pendant l'hymne indien. Non pas que Rabindranath Tagore, qui rencontra Gandhi à plusieurs reprises, ait été indifférent au combat mené pour l'indépendance. Bien au contraire : il organise des manifestations, crée sur les vastes terres héritées de ses parents un modèle de communauté rurale inspiré des idées nationalistes des Arméniens de Russie, et s'évertue à ressusciter le passé glorieux de l'Inde. Mais il préfère viser « l'uni-

té de l'homme en détruisant la servitude du nationalisme», chanter l'amour de la terre plutôt que celui de la patrie. Ses poèmes sont remplis de références à la nature et rendent hommage à la vie des gens ordinaires. «Pour Tagore, la nation est une construction imposée du dehors, alors que l'amour de la terre se retrouve chez chacun », explique Supriya Chaudhuri, professeure émérite à l'université Jadavpur de Calcutta et traductrice des oeuvres de l'écrivain. Le poète prend ses distances avec le mouvement indépendantiste Swadeshi lorsque celui-ci prend une tournure violente, en 1907. Et il n'adhérera jamais vraiment au combat mené par Gandhi. « Ceux qui ont obtenu la liberté politique ne sont pas nécessairement libres, relativise-t-il, ils sont seulement puissants. » Alors que les nationalismes européens précipitent la première guerre mondiale, le Nobel de littérature compare les nations à des machines « broyant » les citoyens, lancées les unes contre les autres à un rythme effréné et insatiable. Lors d'un discours à l'Université impériale de Tokyo, en 1916, il fustige la « civilisation d'Europe ». Celle-ci « consume les peuples qu'elle envahit, extermine ou anéantit les races qui gênent sa marche conquérante. C'est une civilisation de cannibales, elle opprime les faibles et s'enrichit à leurs dépens, affirme-t-il. Sous le nom de patriotisme, elle manque à la parole donnée, elle tend sans honte ses filets, tissés de mensonges, elle dresse de gigantesques et monstrueuses idoles dans les temples élevés au Gain, le dieu qu'elle adore »... Pourquoi, se demande le poète, s'enticher d'un concept, la nation, totalement étranger à l'histoire de l'Inde ? Il est l'un des rares à mettre l'accent sur ce paradoxe des nationalismes émergents au début du XXe siècle : les nouvelles nations risquent de détruire leur propre civilisation en répliquant chez elles les modèles d'Etats-nations européens. Mais en Inde, à l'époque, personne n'y prend vraiment garde.



Pendant que le Mahatma Gandhi rassemble les foules, une autre tendance prend de l'ampleur. Fondé en 1925, le mouvement nationaliste hindou de la Rashtriya Swayamsevak Sangh (RSS, Association des volontaires nationaux), dont le Bharatiya Janata Party (BJP), aujourd'hui au pouvoir, deviendra plus tard la vitrine politique, affirme que « l'individu doit se fondre dans la nation ». L'organisation puise ses concepts en Occident. « Nous pensons que les notions que nous avons aujourd'hui de la nation sont erronées. Elles ne sont pas conformes à celles développées par les politologues occidentaux et que nous croyons imiter », constate l'idéologue Madhav Sadashiv Golwalkar, peu de temps avant de diriger le RSS, en 1940. Le débat porte alors sur ce qui doit constituer le ciment de la nation : son territoire ou son peuple. Les nationalistes pencheront pour l'hindouisme (qui dépasse la seule religion pour englober la culture): à l'opposé de la conviction de Rabindranath Tagore, selon laquelle c'est sa diversité qui fait l'Inde. Les graines du nationalisme sont semées, qui germeront des décennies plus tard. En février, un étudiant et un ancien professeur de l'université JawaharlalNehru de Delhi ont ainsi été arrêtés pour « sédition », une infraction introduite dans le code pénal à l'ère coloniale. Tandis qu'une partie de l'Inde manifeste dans les grandes villes, craignant que toute voix dissidente soit désormais réprimée par le gouvernement comme « antipatriotique », le nom de Tagore résonne au Parlement. « Parfois je crains que ceux qui définissent le nationalisme de manière aussi étroite ne finissent par décrire Rabindranath Tagore comme antinational, après avoir lu quelques lignes de son livre sur le nationalisme », déclare le député Sugata Bose.

Si Tagore critique les nations d'Europe, il rend hommage à « l'esprit de l'Occident qui avance sous la bannière de la liberté ». L'écrivain, qui a étudié en Angleterre, célèbre l'usage de la raison, le caractère sacré de la loi. En 1934, il s'attaque à Gandhi lorsque celui-ci déclare que le tremblement de terre qui vient de frapper le nord de l'Inde est un « châtement de Dieu ». Que penserait-il aujourd'hui des nationalistes hindous qui déclarent, à l'instar du premier ministre Narendra Modi, que la divinité Ganesha, avec sa tête d'éléphant posée sur un corps humain, est bien la preuve que « la chirurgie plastique existait en Inde » dans des temps anciens ? Qui affirment, comme Dinanath Batra, le fondateur du réseau d'éducation de la RSS, que la recherche sur les cellules souches ou l'invention de la télévision étaient déjà contenues dans le récit du Mahabharata, vieux de plusieurs millénaires ? Pour Tagore, l'horizon de l'indépendance de l'Inde n'était pas celui de la nation, mais celui de l'émancipation. « A l'âge du nationalisme, où beaucoup de ses compatriotes se préoccupaient de l'indépendance, Tagore (...) préférait parler de liberté », rappelle Sunil Khilnani, auteur d'un portrait de l'écrivain dans le livre *Incarnations*.

*India in 50 Lives* (« *Incarnations. L'Inde en 50 vies* », non traduit). Liberté contre la caste, le groupe social. Contre le mariage, qui est pour lui l'une des « sources les plus abondantes du malheur et de la chute de l'homme ». Ou encore contre le patriarcat, qui emprisonne la femme. Alors que le mouvement nationaliste s'évertuait à défendre les libertés collectives, lui rêvait d'une émancipation de l'homme dans une société indienne où l'identité est assignée par la caste. Avec près d'un siècle d'avance. Car le combat pour les libertés individuelles a récemment fait irruption en Inde, que ce soit pour la liberté d'expression ou la fin de la criminalisation du mariage homosexuel. « Tagore est plus que jamais une source d'inspiration, un point de repère dans une Inde où la liberté est rognée par le nationalisme », estime ainsi Karuna Nundy, avocate à la Cour suprême. Paradoxe : l'un des écrivains les plus vénérés d'Inde est peut-être aussi le plus mal connu. Seuls 10 % de ses textes, écrits pour la plupart en bengali, sont en effet accessibles en anglais. « Une grave lacune puisqu'il est l'un des rares penseurs indiens cosmopolites et universels », dit Supriya Chaudhuri. L'écrivain voyait en l'Inde un monde miniature, une communauté de « races » – selon ses propres termes – qui coexistent pacifiquement sans sacrifier à leur différence et qui parviennent à être unies. Il rêvait d'une histoire des hommes, non des nations, et d'un monde sans divisions, respectueux de la diversité. Un idéal qui semble aujourd'hui si désuet. « Et pourtant, affirme Karuna Nundy, nous n'avons jamais eu autant besoin de ses idéaux. »

Pourquoi, se demandait Tagore le poète, s'enticher d'un concept, la nation, totalement étranger à l'histoire de l'Inde ?